

CHANGEMENT D'ÉCHELLE : une perspective méthodologique

CE NUMÉRO DE *TRACE* propose d'apporter des éléments critiques à la question du changement d'échelle. Si celle-ci est traditionnellement au centre des préoccupations des sciences dures ou encore de la géographie qui l'utilise notamment comme outil d'élaboration de cartes, depuis quelques années, elle est plus largement au centre de débats pluridisciplinaires en sciences humaines et sociales. Il s'agit alors pour les historiens, les anthropologues et les sociologues de confronter leurs méthodes respectives afin de mettre en perspective les différentes facettes d'un même phénomène. Les auteurs de ce numéro questionnent à leur tour ces différences méthodologiques et mettent en lumière les difficultés qu'un tel thème impose. Il s'avère effectivement que de telles interrogations obligent les chercheurs à un recul critique sur leur propre discipline, remettant parfois en cause leurs fondements méthodologiques. Cette problématique, à un niveau théorique, ayant été très peu abordée dans la littérature scientifique, a rendu l'exercice d'écriture d'autant plus périlleux pour chacun des auteurs. Il nous a cependant paru important de soutenir le défi afin d'apporter un éclairage à la fois théorique et pragmatique à partir d'exemples d'études concrètes.

Ainsi, une étude à grande échelle, qui traite d'un petit espace, confronte le sociologue ou, dans une moindre mesure, l'historien au problème de la représentativité de son échantillon. À l'inverse, à petite échelle, la méthode statistique, généralement utilisée pour analyser la structure sociale à travers le croisement de variables d'un échantillon significatif d'individus, permet de saisir des règles générales, des « tendances ». Bien que les mettant en évidence, elle ne permet cependant pas d'analyser les exceptions, les singularités individuelles. Bernard Lahire¹ démontre toutefois comment les « cas les plus

¹ Bernard Lahire, 2004 - *La culture des individus, dissonances culturelles et distinction de soi*. La Découverte, Paris.

atypiques » sont désormais étudiés par le sociologue ou l'historien grâce à l'utilisation de nouvelles échelles d'observation (« micro » principalement) qui traditionnellement n'avaient pas de pertinence méthodologique au sein de certaines disciplines. Il ne s'agit pas d'exploiter un mode d'observation de la réalité au détriment d'un autre mais bien d'articuler ces différents modes afin d'obtenir une lecture du phénomène la plus exhaustive possible. Ainsi, la mise en valeur des dynamiques de l'acteur ne doit pas empêcher de rendre compte du rôle de la structure sociale.

Ce principe de « variation d'échelle » est justement défendu par plusieurs auteurs dans l'ouvrage dirigé par Jacques Revel *Jeux d'échelles : la micro-analyse à l'expérience*² (dont nous reproduisons ici un chapitre, celui de Maurizio Grimaudi). Il est ainsi démontré que l'adoption et la combinaison de plusieurs échelles, toutes valables *a priori*, permettent de saisir l'objet dans ses différentes dimensions. Cependant, si la variation du point de vue à l'égard de l'objet de recherche permet de saisir les facettes différentes d'un phénomène, tout résultat n'est valide qu'à une échelle donnée, relevant uniquement d'elle et n'existant qu'à travers elle. Les quartiers résidentiels fermés peuvent par exemple représenter un facteur de cohésion sociale à une certaine échelle (celle du quartier) mais peuvent aussi signifier parallèlement un élément de division sociale à une autre échelle (celle de la ville)³. Par ailleurs, comme l'affirme Dominique Desjeux⁴, ce que l'on observe à une échelle donnée disparaît le plus souvent lorsque l'on change d'échelle d'observation. Néanmoins, bien que ces différentes dynamiques soient parfois contradictoires, voire invisibles à certaines échelles, elles participent pareillement à la définition du phénomène. À l'inverse, dans certaines situations, le changement de focale révèle la réplification de certaines logiques. Ainsi, la ségrégation socio-spatiale perçue dans le cas des usages différenciés des centres commerciaux peut être dans le cas étudié par Guénola Capron et Salomón González Arellano une reproduction de la ségrégation à l'échelle de la ville, même si le passage à l'échelle « micro » met en lumière une relative diversité sociale ainsi que des politiques de segmentation sociale.

Finalement, l'observation et l'analyse d'un objet sont relatives à l'échelle utilisée pour sa compréhension. Le choix d'une approche « micro » nous permet d'observer directement les stratégies des acteurs, leurs perceptions, leurs interprétations, et d'analyser toute une série de détails qui resteraient invisibles dans une étude « macro » ou quantitative. De même, une échelle « macro » nous fournit des structures qui nous permettent d'identifier des logiques sociales que nous n'aurions éventuellement pas reconnues dans une étude de proximité. Il existe donc un intérêt croissant à faire varier la stratégie pour recueillir des données, à ne pas privilégier la dimension « macro » ou « micro » d'une étude mais à combiner deux ou plusieurs dimensions afin de valider ou conforter certains résultats.

Les intervenants de ce numéro de *TRACE* ont adopté différentes échelles d'observation (« micro », « méso », « macro ») pour analyser la dimension spatiale de phénomènes urbains latinoaméricains. Ici, chaque approche

2 Jacques Revel (sous la direction de), 1996 - *Jeux d'échelles, la micro-analyse à l'expérience*. Coll. *Hautes Études*. Gallimard-Le Seuil, Paris.

3 Anne-Marie Séguin - Les quartiers résidentiels fermés : une forme ségrégative qui menace la cohésion sociale à l'échelle locale dans les villes latinoaméricaines. *Cahiers de Géographie du Québec* 47 (131) sept. 2003 : 189.

4 Dominique Desjeux, 2004 - Les sciences sociales. Coll. *Que Sais-je ?*. PUF, Paris.

représente une grille de lecture possible de la ville. Que peut nous apporter une analyse à différentes échelles? Quel est l'intérêt méthodologique d'articuler différents points de vue pour l'étude d'organisations spatiales de la ville? L'adoption du changement d'échelle comme outil méthodologique nous permet-elle d'éviter des erreurs d'analyse?

Maurizio Gribaudi a montré dans un article publié dans l'ouvrage collectif sous la direction de Jacques Revel (1996: 113-139), et que nous rééditons ici, quels sont les enjeux théoriques sous-jacents au choix préalable de l'échelle pour toute démonstration dans le domaine de l'histoire sociale. Au-delà d'un simple changement d'échelle, il démontre comment l'opposition « micro »-« macro » relève d'une véritable problématique méthodologique. Ainsi, l'utilisation de l'échelle « macro » insiste essentiellement sur le lien qui peut exister entre les logiques individuelles et les phénomènes structureaux qui eux-mêmes modèlent le réel. L'échelle « macro » implique donc que tout processus historique soit conçu en termes de lois immanentes et donne au concept de causalité une place centrale pour expliquer les mécanismes interactifs. À l'inverse, l'échelle « micro » privilégie l'expérience de l'individu et l'analyse de son contexte pour dégager des lignes d'interprétation du réel. Ce type d'approche met en avant la diversité des possibles et l'instabilité des processus. En ce sens, l'opposition essentielle des échelles « micro » et « macro » porte sur la construction d'un modèle fondé sur la causalité. M. Gribaudi fait part de son scepticisme quant au modèle « macro » en montrant ses limites. L'échelle « macro » ne permet pas, en effet, d'opérer à la différenciation entre forme et contenu ce qui fige, à terme, l'objet historique et conduit à une confusion au niveau des instruments méthodologiques utilisés. L'approche « micro » paraît plus apte à rendre compte de la complexité d'un phénomène puisqu'elle permet de mettre en lumière la continuité des processus historiques en créant des modèles de causalité beaucoup moins rigides et hiérarchisés. Toutefois, l'utilisation de l'échelle « micro » en histoire sociale pose un certain nombre de difficultés qui obligent à renouveler les approches historiographiques.

Arnaud Exbalin se propose, quant à lui, d'analyser le rôle des débits de pulque (*pulquerías*) légaux au sein d'un espace policé (Mexico) au XVIII^e siècle, à partir d'une approche multiscalair à trois niveaux et en s'appuyant sur des documents cartographiques. À l'échelle « micro », A. Exbalin montre comment la surveillance pouvait s'exercer directement à travers l'imposition de pratiques sociales codifiées pour boire le pulque. À l'échelle « méso », le contrôle des *pulquerías* se fait principalement à travers un découpage administratif précis de Mexico où elles sont systématiquement référencées. Enfin à l'échelle « macro », la position des *pulquerías* dans la ville relève encore une fois d'un espace fortement policé. Ainsi, les différentes cartes permettent d'analyser l'implantation des *pulquerías* à plusieurs échelles et mettent en lumière une dynamique de surveillance concertée, qui se répète et se conforte d'un niveau à l'autre.

Marcela Dávalos aborde également la problématique du changement d'échelle à partir de l'analyse d'une carte historique à petite échelle (soit à grande échelle de la ville) élaborée également pour des fins stratégiques de contrôle mais omettant cependant certaines zones composées de quartiers indigènes. M. Dávalos se propose alors d'identifier et d'analyser les éléments culturels et spatiaux de ces zones à l'aide de différents témoignages oraux de l'époque. Cette analyse microhistorique rend compte

de la manière dont les représentations culturelles de certains groupes influencent leur conception de l'espace et leur façon de le cartographier.

Se rattachant au courant de la micro-histoire, Béatrice Maroudaye montre comment les représentations de Tenochtitlan vont différer grandement avant et après la Conquête. À partir d'une étude cartographique, elle confronte la vision cosmogonique des Aztèques avec celle, de contrôle, des Espagnols. B. Maroudaye introduit l'échelle temporelle, vecteur majeur de compréhension des différences entre les deux civilisations. Finalement, toute l'architecture et même l'agencement de Mexico-Tenochtitlan sont soumis aux différents jeux d'échelle, eux-mêmes représentatifs d'une certaine vision culturelle du monde.

Enfin, Guénola Capron et Salomón González Arellano utilisent différentes échelles d'analyse pour définir et distinguer les notions de fragmentation et de ségrégation. Ces auteurs insistent, à travers différents exemples mentionnés dans la littérature, sur la nécessité de combiner les études quantitatives et qualitatives afin de mettre en exergue les dynamiques internes et externes du système métropolitain. Une telle méthode doit éviter les erreurs d'interprétation ou l'omission de certaines dimensions qui ne sont visibles qu'à une seule échelle. Les études quantitatives ont ainsi permis de mieux saisir les logiques de ségrégation jusque-là non perceptibles avec d'autres focales.

Les articles de ce numéro de *TRACE* illustrent donc, de manière différenciée, l'une des problématiques fondamentales que représente le changement d'échelle en sciences humaines et sociales et proposent des éléments de compréhension devant participer d'une meilleure connaissance théorique dans ce domaine.

Camille Foulard
CEMCA, Paris 1-CRALMI

Ruth Pérez López
CEMCA, Lille 1-CLERSÉ